

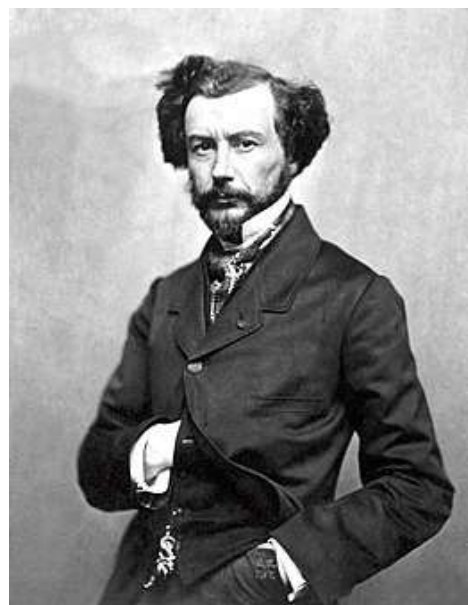
LECTURE DÉCOUVERTE N° 33**Flaubert à Tours****Par Lucette BESSON, membre de la SAT**

Nous sommes aux derniers jours d'avril 1847. Gustave Flaubert et son ami Maxime du Camp (1822-1894) s'apprêtent à gagner la Bretagne depuis Paris, via la vallée de la Loire. Ils ne doivent faire que passer à Tours. Après les grands châteaux royaux, Tours ne doit être qu'une étape.

Le sort en décidera autrement. Si cet épisode offre quelque intérêt pour les Tourangeaux, mais aussi pour le corps médical, c'est que Flaubert tombe malade et qu'à cette occasion nous découvrons un réseau de connaissances inattendues.



Gustave Flaubert 1821-1880



Maxime du Camp 1822-1894

La première crise

Gustave Flaubert est né à Rouen le 12 décembre 1821. Il a un frère aîné, Achille, et une sœur cadette, Caroline.

Le père, Achille-Cléophas Flaubert (1784-1846), chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, a décidé que l'aîné des fils serait médecin et le second notaire. Achille obtempère sans réserve (il laissera un nom en médecine chirurgicale), le cadet manque de flamme. Il éprouve même de plus en plus d'éloignement pour le droit. À sa sœur il confie :

« J'ai envie d'envoyer faire foutre l'École de droit une bonne fois et de ne plus y remettre les pieds. Quelquefois il m'en prend des sueurs froides à crever » (fin novembre 1842).

Dans les lettres à ses amis, il voue aux gémonies la ville où il est né et tout le genre humain. Néanmoins, il s'efforce de complaire à son père qui tient bon. Jusqu'au mois de janvier 1844, où il est victime de troubles graves qui font craindre pour sa vie. Un soir qu'il conduisait le cabriolet qui le ramenait chez lui avec son frère, il est doublé dans la nuit noire par une voiture de roulier. Elle passe à toute allure et à grand fracas. Il pousse un cri et tombe inanimé. Son frère appelle à l'aide pour le transporter dans une maison voisine et lui fait une saignée.

Voici ce qu'il en dit à son ami Ernest Chevalier peu de temps après l'événement :

« *J'ai eu une congestion au cerveau, qui est à dire comme une attaque d'apoplexie en miniature, avec accompagnement de maux de nerfs [...] ; à la moindre sensation, tous mes nerfs tressaillent comme des cordes à violon, mes genoux, mes épaules et mon ventre tremblent comme la feuille...* » (1^{er} février 1844).

Revenant sur les faits quelques années plus tard, il écrit à sa maîtresse Louise Colet :

« *J'ai senti, dans la période d'une seconde, un million de pensées, d'images, de combinaisons de toute sorte qui jetaient à la fois dans ma cervelle comme toutes les fusées allumées d'un feu d'artifice* » (5-6 juillet 1852).

Il évoquera souvent ce *feu d'artifice* ou ces *torrents de flamme*, pour dire les visions qui l'assaillent dans ces moments-là.

Le docteur Flaubert le soigne à grand renfort de sétons et de saignées, de calmants, d'antispasmodiques et autres, auxquels il ajoute un régime alimentaire strict :

« *On me purge, on me saigne, on me met des sangsues, la bonne chère m'est interdite, le vin m'est défendu ; je suis un homme mort.* » (à Ernest Chevalier, 9 février 1844).

Et, comble de misère, la pipe, sa vieille pipe, lui est défendue !

Cette terrible crise ayant été suivie de quelques autres, le docteur Flaubert finit par renoncer à renvoyer son fils à la faculté. Prescription : repos et grand air.

Gustave en profite pour se plonger dans des études selon son cœur : l'Histoire, en particulier grecque et latine, et les auteurs anciens ; il se met au grec, et il écrit en toute liberté comme il en a le désir depuis toujours.

Le Voyage en Bretagne

L'année 1846 est une année terrible : son père, qu'il révérait, meurt le 15 janvier d'une septicémie ; puis, le 22 mars, sa soeur, sa confidente, son « rat » qu'il adorait, d'une fièvre puerpérale. Il se retrouve seul avec sa mère brisée par ce double deuil, à Croisset, la propriété achetée deux ans plus tôt. La rencontre avec Louise Colet, en juillet, le coup de foudre réciproque font certes diversion et devraient retenir Gustave, mais, malgré les instances de Louise, il n'est pas homme à sacrifier sa liberté. Il a d'autres projets. Avec l'ami Maxime, il a programmé un grand voyage en Bretagne, au printemps 1847 : « *Nous envisagions avec bonheur l'idée d'aller côte à côte pendant quatre mois, au hasard des routes, au hasard des gîtes, à travers la nature* », écrit Maxime du Camp dans ses *Souvenirs littéraires*. Après avoir mûrement réfléchi à leur tenue de campagne, ils quittent Paris le 1^{er} mai, sac au dos, bâton à la main, chapeau en tête et souliers cloutés aux pieds.

Il est entendu que, dans la perspective d'une publication, ils consigneront à tour de rôle leurs impressions : Gustave se chargera des chapitres impairs, Maxime des chapitres pairs.

Il revient donc à Flaubert d'évoquer les premières étapes : Blois, Chambord, Amboise, Chenonceaux, Bléré. À partir de Bléré, il remarque :

« *Jusqu'à Tours vraiment la route est belle, la campagne est ample et nourrie, riche à l'œil et bien portante, sans les exubérances sombres de la Normandie, ni les finesses de lumière du Midi* ». Il note brièvement des châteaux, des vignes, des îles « *oblongues* » sur la Loire, un paysage bien français, qui a « *plus de bon sens que de grandeur et plus d'esprit que de poésie* ».

Une fois dans Tours, c'est à Maxime de tenir la plume, sans grand enthousiasme, il faut en convenir :

« Tours est ce qu'on appelle une jolie ville de province : les maisons y sont propres, ses larges rues s'éclairent au gaz quand vient la nuit, et la rue Royale fait l'admiration des bourgeois qui, le soir, vont, avant la retraite, se promener sur le grand pont de pierre qui franchit la Loire. Les monuments nouveaux de Tours, les hôtels de ville, débarcadères et autres affectent des tournures antiques qui sont au moins risibles [...] Je ne sais pourquoi les architectes modernes ont la fureur de mettre de l'antique partout [...]

« Lorsque nous eûmes traversé le mail où jadis se promenaient les élégantes de Tours et qui maintenant n'abrite plus, sous ses grands arbres, que des malades et des bonnes d'enfants, nous entrâmes dans un écheveau de rues assez embrouillé qui nous conduisit à la cathédrale vouée, je crois, à saint Gatien » (Par les champs et par les grèves, chapitre II).

Maxime du Camp juge très sévèrement l'extérieur de la cathédrale, beaucoup trop chargé, au style indéfinissable. Il apprécie davantage l'intérieur, la hauteur des nefs, les chapiteaux et les verrières. Nous n'avons pas l'opinion de Flaubert. Mais comme, plus tard, au moment de rédiger, les deux camarades travaillent ensemble, dans la même pièce, on peut considérer que Gustave adhère aux jugements de Maxime, même s'il est plutôt « classique » et son compagnon résolument moderne. De Tours ils se rendent au Plessis, où plus rien ne reste du château, qu'une tourelle mal retapée. En revenant sur leurs pas, ils maudissent la stupidité des édiles qui ont « jeté bas une bonne portion des bâtiments de l'abbaye Saint-Martin ». Dans la rue des Trois Pucelles (l'actuelle rue Briçonnet), ils remarquent la maison de Tristan l'Ermitte (sic) dont « la façade n'a rien de curieux que le jaune impossible de son badigeon ».

En somme, il n'y aurait pas de quoi s'attarder ...

Accident de parcours

Si la santé de Flaubert ne les retenait pas un peu plus longtemps que prévu. Maxime du Camp nous informe :



Pierre-Fidèle Bretonneau (1778-1862)
(SAT - BFP 6020-0181)

« Le début du voyage fut troublé : dès le quatrième jour, pendant que nous étions à Tours, Flaubert subit une crise nerveuse. Je fis appeler le docteur Bretonneau, qui était alors une des sommités de la France médicale. Il accourut. Déjà âgé, ayant en lui quelque chose de l'homme de campagne transplanté à la ville, il m'impressionna par son intelligence et par ce regard profond du vieux praticien, qui semble scruter l'âme en même temps que le corps [...]. Il ordonna le sulfate de quinine, mais dans des proportions telles que je fus effrayé et me permis quelques objections. Le docteur Bretonneau m'écouta avec patience et me répondit : « Le sulfate de quinine n'est bon à rien s'il ne produit dans l'organisme l'effet d'un coup de canon ». (Souvenirs littéraires).

Pierre-Fidèle Bretonneau, l'illustre médecin de Tours, s'était retiré à Palluau (à Saint-Cyr-sur-Loire), où il cultivait son jardin tout en continuant ses soins gratuits aux pauvres. Il était âgé de 68 ans et fatigué. À l'appel de Maxime, pourtant, il « *accourut* ». Cette précipitation intrigue un peu : à cette date, Flaubert n'a encore rien publié et Maxime du Camp n'est pas moins inconnu. Mais Bretonneau a quelque raison de connaître au moins de nom Achille-Cléophas et d'avoir entendu parler de Gustave. D'ailleurs, si du Camp l'a choisi plutôt qu'un autre médecin, ce n'est peut-être pas seulement pour sa renommée. N'aurait-il pas reçu, au moment de partir, la consigne de l'appeler en cas d'urgence ? Car on se trouve ici devant un extraordinaire nœud de connaissances et d'amitiés.

À Rouen, les Flaubert étaient très liés à une famille Cloquet, le père Jean-Baptiste et les deux fils, Hippolyte et Jules-Germain. Ce dernier, agrégé de chirurgie¹, était proche d'Achille-Cléophas Flaubert, par qui il avait été formé, ainsi que de Gustave qu'il avait accompagné dans le voyage de trois mois aux Pyrénées et en Corse, en 1840². Il ne paraît pas possible qu'il ait ignoré la terrible crise de janvier 1844.

D'autre part, Bretonneau avait pris des cours de dessin auprès de Jean-Baptiste Cloquet, le père, qui était dessinateur-graveur³. Il avait connu Jules enfant, comme il le lui rappelle dans une lettre (15 mai 1851) : « *Que je serais heureux d'avoir ici cet excellent ami (son « bon vieil ami Duméril ») ; tous les deux nous vous avons aimé que vous n'étiez encore qu'un bien jeune enfant* »⁴. S'il fut sollicité sur la recommandation de Jules Cloquet, le bon docteur Bretonneau ne pouvait qu'« *accourir* » au chevet de Gustave. On aimerait savoir quel fut son diagnostic. Quant au « sulfate de quinine », lui et ses disciples⁵ paraissent y avoir eu souvent recours, comme au quinquina d'où il est extrait.



Jules-Germain Cloquet (1790-1883)

Où l'on en revient à Balzac

Médecins et biographes de Flaubert continuent de s'interroger sur l'origine de ses troubles. Beaucoup pensent à l'épilepsie que Maxime a « *révélee* » dans ses *Souvenirs littéraires*, un an après la mort de Flaubert, à la stupeur et la réprobation de Maupassant, le fils spirituel, et des amis de Flaubert : « *Le mal sacré, la grande névrose, celle que Paracelse a appelée le tremblement de terre de l'homme, avait frappé Gustave et l'avait terrassé* ». Flaubert n'écrit jamais le mot, peut-être moins parce qu'il est tabou que parce que les phénomènes insolites dont il est victime lui paraissent d'un tout autre ordre. En revanche, il n'hésite pas à parler « *d'apoplexie* » et il appelle les manifestations qui s'ensuivent « *mes maux de nerfs* », « *mes attaques de nerfs* ». Il semble que l'entourage s'en soit tenu pudiquement à des « *crises nerveuses* ».

1 Précisons au passage qu'il était l'ami intime du baron Hippolyte Larrey (le fils du chirurgien de la Grande Armée), lui-même chirurgien, lequel remit le manuscrit de *Béatrix* à la bibliothèque de Tours.

2 Gustave venait de passer brillamment son baccalauréat, le voyage était sa récompense.

3 La Bibliothèque de Tours conserve 38 lettres de Jean-Baptiste Cloquet à Bretonneau remises par Jules lui-même en 1863. D'après Marie Boissière : *Bretonneau - Correspondance d'un médecin*, Presses Universitaires François-Rabelais, Tours, 2015.

4 Lors de son second mariage, Bretonneau demanda à Jules Cloquet d'être le témoin de sa femme. L'attachement de Jules à Bretonneau dura jusqu'à la mort de celui-ci, et même au-delà, comme en témoigne une lettre de sa veuve datée du 16 octobre 1863 (*Correspondance d'un médecin*).

5 Cf. la lettre de Trousseau à Bretonneau du 24 décembre 1855 (*Correspondance d'un médecin*)

En 1858, dans une lettre à Ernest Feydeau, il parle de cette « *maladie noire* » dont il a « *manqué crever dans sa jeunesse* »⁶.

Dumesnil, médecin de son état et biographe de Flaubert, précise « *névrose hystéro-neurasthénique* », sans doute en considération de l'état psychologique de Gustave en janvier 1844, lorsqu'il dépérissait sous la contrainte de faire des études qu'il détestait. Sartre évoque une « *hystérie* » (*L'idiote de la famille*). Des études plus récentes concluent à un « *déséquilibre d'activation des hémisphères cérébraux résultant d'une lésion temporo-occipitale de l'hémisphère gauche* »⁷...

Quoi qu'il en soit, ce qui importe à la fin, c'est que Flaubert ait non seulement surmonté l'obstacle de la maladie (« *j'ai vaincu le mal à force de l'étreindre corps à corps* »⁸), mais qu'il en ait tiré parti pour accomplir une œuvre littéraire de la dernière exigence. Sa recette ? Il l'explique à son amie Mlle Leroyer de Chantepie⁹ : mettre ses hallucinations à distance, de manière à les étudier scientifiquement, comme un matériau de laboratoire, et, lorsqu'elles ne se présentent pas d'elles-mêmes, « *(se) donner facticement ces horribles souffrances* » !

Un jour, il a lu l'histoire de Louis Lambert, le jeune héros de Balzac, cet être hypersensible, « *(cet) enfant plein d'avenir, qui, sous le joug d'une imagination presque divine, s'abandonnait avec amour au torrent de ses pensées* »¹⁰.

Il en a été bouleversé. Dans une lettre à Louise Colet, datée du 27 décembre 1852, il exprime sa sidération :

« *As-tu lu un livre de Balzac qui s'appelle Louis Lambert ? Je viens de l'achever il y a cinq minutes : il me foudroie. C'est l'histoire d'un homme qui devient fou à force de penser aux choses intangibles [...] Quel sacré livre ! Il me fait mal ; comme je le sens !* ».

Louis Lambert lui a renvoyé sa propre image !

D'abord, l'histoire de l'amitié entre le narrateur et Louis Lambert lui a rappelé son ami Alfred Le Poitevin (mort en 1848), son alter ego, avec lequel il avait de si bonnes causeries. Il retrouve chez Louis Lambert cette tentation de s'automutiler qu'il a éprouvée lui-même « *avec une intensité impérieuse* ». Il connaît bien « *les foudroiements de la pensée* »¹¹ dont Louis est l'objet. Et « *la noire mélancolie* » de



La Mélancolie - Domenico Fetti vers 1618
Huile sur toile (h : 1m71 x 1m28)
Louvre - Département des peintures

6 La *Mélancolie* (littéralement « bile noire »), la « *maladie noire* », succède, dans les années 1840, au « mal du siècle » des Romantiques. « *Il faut que la maladie noire où je suis plongé, qui est affreuse, soit bien active, bien délétère, bien envahissante, pour que je n'exprime pas plus de joie* », écrit Balzac à Mme Hanska le 13 janvier 1847.

7 Cf. Jean Cambier – *Gustave Flaubert et son double ou la dialectique des hémisphères dans la création artistique* - Histoire des Sciences médicales – tome XXX – n° 1 – 1996.

8 Cf. la lettre à Mlle Leroyer de Chantepie du 18 mai 1857. Flaubert vient de publier *Madame Bovary*.

9 ibid.

10 *Louis Lambert* – Pléiade XI, p. 611. Louis est une projection de Balzac lui-même et donc de ses propres ambitions.

11 ibid. p. 631. Louis peut « *rester des heures entières dans une stupeur causée par la violence de [ses] souhaits passionnés* » p. 674. Balzac parle de *catalepsie* (p. 677).

D'après Maxime du Camp, les « crises » de Flaubert le laissaient dans un état de prostration pendant « *plusieurs jours* ».

Louis semble faire écho à sa propre « *maladie noire* ». L'un et l'autre vivent d'une vie intérieure intense, avide de tous les savoirs, et qui ne s'accommoderait jamais de la nécessité de choisir un état. Ils ne sont pas faits pour ce que le monde ordinaire appelle « la gloire ». Chacun, poète à sa manière, s'efforce d'atteindre un but bien plus ambitieux. Par des méthodes différentes, mais pour un même résultat : Flaubert, on l'a vu, projette ses visions hors de lui-même ; Louis Lambert, au contraire, intériorise les siennes, pour mieux les examiner en jouant de cette « *seconde vue* » si chère à Balzac :

« *Quand je le veux [...] je tire un voile sur mes yeux. Soudain je rentre en moi-même, et j'y trouve une chambre noire où les accidents de la nature viennent se reproduire sous une forme plus pure que la forme sous laquelle ils sont d'abord apparus à mes sens extérieurs* »¹².

Flaubert est subjugué par le jeune prodige, capable, en dépit de sa fragilité physique, de mener « *sa course à travers les espaces* », suivre « *sa route aérienne* »¹³. Il croit lui aussi aux pouvoirs illimités de la Pensée et de la Volonté (avec des majuscules chez Balzac) qui les portent vers les sphères supérieures (« *les choses du ciel* »¹⁴ pour Louis, « *le style* » pour Gustave).

Comment n'aurait-il pas vibré et tremblé en lisant que les sensations intuitives de Louis « *avaient cette acuité qui doit appartenir aux perceptions intellectuelles des grands poètes, et les faire souvent approcher de la folie* »¹⁵ ?

Louis Lambert meurt fou, en effet.

Flaubert - comme Balzac - redoutait de le devenir**.



**Le schéma ci-dessus a été réalisé par Michèle Boiron.

12 ibid, p. 593.

13 ibid. pp. 614 et 615.

14 ibid. p. 594.

15 ibid. p.615.

Bicentenaire de la naissance de Gustave FLAUBERT

Flaubert à Tours

Gustave Flaubert naît à Rouen le 12 décembre 1821.

Son père Achille Cléophas Flaubert, chirurgien en chef à l'Hôtel-Dieu de Rouen, le destine à une carrière juridique. Son frère Achille sera médecin.



Gustave Flaubert
(Rouen 1821 - Croisset 1880)

1841 Pour ses études de Droit, Flaubert rejoint Paris où il fréquente les salons littéraires.

Mais, fin novembre 1842, il écrit :

« J'ai envie d'envoyer faire foutre l'École de droit une bonne fois et de ne plus remettre les pieds. Quelquefois il m'en prend des sueurs froides à crever ».

1844

A la suite de troubles graves,

il abandonne ses études de Droit, et se consacre entièrement à ses écrits.

« J'ai eu une congestion au cerveau, qui est à dire comme une attaque d'apoplexie en miniature [...] À la moindre sensation, tous mes nerfs tressaillent comme des cordes à violon, mes genoux, mes épaules et mon ventre tremblent comme la feuille ... ». (1^{er} février 1844)

1846

Une année noire : en janvier, décès de son père qu'il vénérât et en mars de sa sœur, sa confidente. Il se réfugie à Croisset, près de Rouen.

1847

Avec son ami Maxime du Camp (1822 – 1894), le 1^{er} mai,

Flaubert quitte Paris pour un voyage en Bretagne, en passant par la vallée de la Loire.

À tour de rôle, chacun prend des notes qui deviendront

« Par les champs et par les grèves »

Blois, Chambord, Chenonceau, Amboise ...



La cathédrale
(litho K. Girardet [1813 – 1871]
[SAT - DF To 008])



Le pont de pierre [SAT-CP 346]

A Tours, Maxime du Camp écrit

« ... la rue Royale fait l'admiration des Bourgeois qui vont se promener sur le pont de pierre ...

et pour rejoindre la cathédrale,

« ... nous entrâmes dans un écheveau de rues assez embrouillées qui nous conduisit à la cathédrale ...

Ils iront même jusqu'au château du Plessis.



Place du Palais [SAT-CP 1750]

Mais dès le 4^e jour à Tours, Flaubert est terrassé par une crise nerveuse, une de ces crises que son père traitait par des saignées et un régime alimentaire strict.

Le Docteur Pierre-Fidèle Bretonneau, appelé par Maxime du Camp, se rend à son chevet.

« Déjà âgé, ayant en lui quelque chose de l'homme de campagne transplanté à la ville, il m'impressionna par son intelligence et par ce regard profond du vieux praticien, qui semble scruter l'âme en même temps que le corps » (Maxime du Camp).

Il lui prescrit du sulfate de quinine à forte dose (traitement qu'il a mis au point contre les fièvres et qui a fait sa renommée).

Pourquoi cet appel à Bretonneau ?

Bretonneau a suivi, à Paris, les cours de dessin de Jean-Baptiste Cloquet (1760 – 1828), professeur à l'école des Mines. Les Cloquet, père et fils, étaient très liés aux Flaubert. Rouen, Paris, Tours, des familles qui s'apprécient.



Lucette Besson
Michèle Boiron 2021



Pierre-Fidèle Bretonneau
(Chenonceau 1778 -
Saint-Cyr-sur-Loire 1862)
[SAT-BFP 6020-0181]



Bicentenaire de la naissance de Gustave FLAUBERT

Flaubert à Tours



Epilepsie = décharge anormale des neurones

Flaubert et ses « crises nerveuses »

Maxime du Camp décrit la maladie de Flaubert en la qualifiant d'épilepsie. Mais Flaubert ne parle que de sa « maladie de la mémoire », sa « maladie noire ».

*« les images s'échappent comme un flot de sang »
« tout éclate comme les mille pièces d'un feu d'artifice ».*

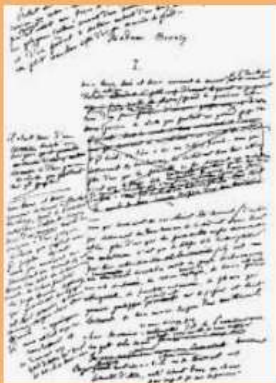
Flaubert : de la maladie à son œuvre littéraire

Lucide vis-à-vis de ses crises, Flaubert s'efforce même de les maîtriser.

« J'ai vaincu le mal à force de l'étreindre ».

Paradoxalement, elles l'enrichissent au point qu'il les provoque, qu'il se « donne facticement ces terribles souffrances ».

De ses « hallucinations, synonymes de terreur », il parvient à « la vision poétique, synonyme de joie » ... jusqu'à la perfection, travail dont témoigne ses manuscrits.



Flaubert page manuscrite

En 1852 Flaubert est « foudroyé » par le « Louis Lambert » de Balzac

Pour Flaubert : « c'est l'histoire d'un homme qui devient fou à force de penser aux choses intangibles ».

Pour Balzac : « cet enfant plein d'avenir qui sous le joug d'une imagination presque divine, s'abandonnait avec amour au torrent de ses pensées ».

Hypersensibles tous les deux, ils croient aux pouvoirs illimités de la Pensée et de la Volonté.

Mais, la mélancolie les submerge : « maladie noire » de Gustave, « noire mélancolie » de Louis.



Mélancolie
Domenico Fetti
(1589 – 1623)



Flaubert se reconnaît dans Louis Lambert.

Balzac se décrit dans Louis Lambert.

Flaubert et Balzac
jamais satisfaits, forçats de leur œuvre.